

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 1

Artikel: Un tour de cochon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223037>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bouillon et hocha la tête d'un air mécontent.

— Eugène, dit-il à son fils qui se rasait devant un miroir accroché à l'espagnolette de la fenêtre, quand tu auras fini, va voir me chercher quelques poireaux et une poignée de carottes, la mère n'en a pas assez préparé, le bouillon n'aura point de goût.

— Ça c'est vrai, dit Eugène, le bouillon n'a jamais de goût... et ne faut-il pas peler encore un oignon ou deux ? il n'y en a rien qu'un de prêt, qu'est-ce que c'est qu'un oignon pour une pareille masse d'eau ?

— C'est sûr, j'en vais peler quelques-uns pendant que tu iras chercher les carottes.

Quand Eugène revint, le père pelait encore des oignons et ses larmes tombaient dans l'assiette ajoutant un assaisonnement que la mère n'avait pas prévu.

— Il faudrait peut-être les laver, ces poireaux, dit Eugène d'un air perplexe.

— Peuh !... dit le père, si tu veux... Je me rappelle qu'une fois au service, que j'étais de cuisine, on n'avait pas tant fait de ces histoires, on les taitait sur sa botte pour faire tomber la terre. Je te garantis que le bouillon était rude bon quand même.

— Oh, dit Eugène, je veux quand même les passer sous le robinet, je ne voudrais pas que le bouillon crousse.

— Tu ne m'as pas rapporté un chou, par hasard ? va voir m'en chercher un, ça donne au bouillon un goût extra.

Eugène repartit pour le jardin et revint avec un assez gros chou marcelin et trois raves.

— As-tu écumé le bouillon ? demanda-t-il.

— Ma foi non, c'est des bêtises inventées par les femmes, en écumant le bouillon, on ôte le meilleur, voilà tout... Et puis, je réfléchis là qu'on a oublié d'y mettre du raifort et puis deux ou trois feuilles de persil, va voir m'en chercher, pendant que tu y es.

— Est-ce qu'il y a encore place dans la marmite ?

— Que oui, que oui, va seulement.

Après le raifort, il fallut encore cuire que cuire trouver une tomate, puis une gousse d'ail.

Pendant qu'Eugène trotta du jardin à la cuisine, son père s'était assis devant le fourneau, une grande corbeille de bois à sa droite et faisait du feu, méthodiquement et sans arrêt. Le couvercle de la marmite se soulevait impétueusement, la cuisine et le cuisinier étaient emmitouflés dans une vapeur impénétrable aux regards.

— Tu fais un rude feu, dit Eugène en rentrant.

— Oui, moi je suis pour qu'on fasse un bon feu et puis quand c'est cuit, c'est cuit. Les femmes ne savent pas ça, c'est pour ça qu'elles vous fricassent du boîs autant qu'un prêtre en peut bénir.

— On n'a rien oublié à ce bouillon, tu y as mis du sel ?

— Oui, oui, sel, poivre, clous de girofle... Il sent bon, hein ?

— Extra... La mère est dans le cas de vouloir aller tous les dimanches au sermon pour nous laisser faire la popotte.

— Ça me plairait assez, on aurait au moins du bouillon qui aurait du goût.

La-dessus, Eugène s'assit sur le banc, étala devant lui le journal de la veille et ses coudes sur la table, tandis que son père devant le feu, et les mains sur les genoux, mêlait à l'humide vapeur la sèche fumée de sa pipe.

C'est ainsi qu'au retour du sermon la maman les trouva.

— Hein, maman, dit Eugène, il sent bon, notre bouillon ?

— Ou...i, oui, dit la maman qui reniflait d'un air perplexe, qu'est-ce que vous y avez mis ?

— Demande plutôt ce qu'on n'y a pas mis... De tout, parbleu, de toutes les herbes de la Saint-Jean, on n'a rien oublié.

— Ah !

La maman ayant ôté ses gants et posé son psautier sur la table, découvrit la marmite. Elle la sonda du regard, puis, à l'aide d'une fourchette remua le fouillis d'herbes comme si elle pêchait un saumon parmi des algues.

— Mais... dit-elle.

Elle alla au buffet, l'ouvrit et en sortit un plat que les deux hommes regardèrent avec consternation... Ils n'avaient oublié que la viande.

J.-L. Duplan.

Au Théâtre. — Un succès, la pièce, ou le contraire ? — Je n'en sais rien. En tout cas, il faisait diablement chaud dans la salle. Une vraie température de four...

LAUSANNE AU TEMPS JADIS

23 octobre 1705. — Jean Du Crest ayant profité quelques jurements dans la chambre de justice de St-Sulpitz et mis l'espée à la main dans l'antichambre de justice contre l'officier Graz et extraordinaire rempli de vin et commis plusieurs insolences, on trouve qu'il mérite un plus grand chastiment que celui qu'il a reçu si bien qu'on l'ordonne à Mons. le Chatelain de St-Sulpitz de le faire convenir en Consistoire où il devra lui estre fait une aspre censure et le fera de rechef conduire en prison ; il le lui fera laisser autant de temps qu'il le trouvera à propos et lui fera payer le bamp.

12 novembre 1705. — Mons. le procureur des pauvres fera délivrer des rouets à filer la laine aux pauvres de Regnens qui sont nos justiciables.

17 novembre 1705. — On fera faire défense de vendre aucun vin nouveau à pinte (au détail, au moyen d'une pinte, petite mesure) jusqu'au premier de Décembre prochain à peyne de 50 fl. de bamp pur char (600 litres) et on en donnera le tiers au révélateur.

Aux fermiers de la païson (glandée) de Vernand dessus adjudication de 4 batz contre le maître d'escole de Morrens pour avoir cully (cueilli) du gland dans les bois de Vernand avec dépend. (Pauvre diable de régent, il améliorait son salaire comme le pouvait.)

5 janvier 1706. — Aux tambours 15 fr. pour ce coup pour n'avoir pas battu la quaise à ce dernier Nouvel-An. (Il était prudent d'attendre que les fêtes fussent passées avant de donner la récompense).

14 janvier 1706. — Peter Stroux est étably pour un troisième chasse-coquin, même pension que les autres et un justaucorps des livrées de nos honorés Seigneurs (de la Ville).

18 fevrier 1706. — Messieurs de la Fabrique (chambre de fabrique s'occupant des petites réparations) iront voir les endroits où les murailles de ville ont besoin d'être réparées et où (ou) on met du fumier et le faire oster.

David Tuilliard ayant demandé pardon des débauches et yvrogneries dont on l'a accusé et promis de ne boire à l'advenir que quartette ou demy pot pour le plus et de se comporter tellement n'on n'en aura plus aucune plainte est pardonné pour cette fois. (Serment divrogné ; la ration de demi-pot, trois quarts de litre, était déjà coquette).

REMARQUES SUR LA PROFESSION

PRESENTEZ les billets, s'il vous plaît ! » L'autorité tranquille de cet ordre, prononcé d'une voix simplement ferme, sans inutile éclat, résonne dans le compartiment. Un imperceptible frisson d'inquiétude agite le cœur de tous les voyageurs. Tous fouillent leur gousset, ouvrent leur porte-monnaie, avec la crainte un peu fébrile de ne pas retrouver leur billet... Mais ils l'ont : il n'y a aucune raison d'avoir peur. Ils le serrent ; ils sentent ses angles pénétrer dans leur paume légèrement crispée. Avec un air d'assurance où ne persiste plus qu'une insignifiante anxiété, ils le tendent au contrôleur ; et, presque toujours, le billet est valable, et revient sûrement perforé au voyageur, qui, dès lors, se calme tout à fait.

Le contrôleur, lui, est demeuré impassible et muet. Il est le maître. Il domine la plèbe des voyageurs, qui ne sont pas « chez eux », tandis que lui est chez lui, représentant les droits de ces puissantes administrations qui siègent dans des bureaux.

Sa profession lui confère cette autorité. C'est à cause d'elle qu'il a cette assurance, cette physionomie froide de chef, un air tel que ses dires sont

indiscutés, que la plus fragile velléité de discuter n'effleure pas l'esprit du voyageur.

Et c'est la profession seule qui a fait de lui cet homme fort. Car, ce soir, rentré dans son intérieur, ce contrôleur ne sera plus qu'un homme, faible comme nous tous. Il mettra ses coudes sur la table devant une terrine de pommes de terre fumantes, attendant que sa femme le serve. Il sera silencieux, fatigué, bougon. Il aura peut-être un air gauche et emprunté ; ou bien il sera gai d'une grosse gaîté ; ou bien brave garçon, cordial. Il n'aura plus cet air distant, correct et froid qu'on lui voit lorsqu'il est en fonctions. Il ne sera plus que ce qu'il est.

Il y a donc deux êtres en lui, le contrôleur et l'homme : le contrôleur avec ses qualités de chef, indispensables dans le train, pour qu'il puisse accomplir son devoir avec célérité et intelligence : l'homme — un homme quelconque. R. B.

Thérapeutique. — Il paraît qu'on va guérir les malades maintenant avec des injections d'eau de mer. Qu'est-ce que vous pensez de ce procédé ?

— Il me paraît un peu vague.

UN TOUR DE COCHON

MON ami Paul Lambul est un parieur enragé.

Disons à sa décharge que, sûr de sa chance, qui n'est en réalité que de la ruse, il ne parie jamais d'argent. Son enjeu est toujours le même : un bon dîner. Le perdant n'en a jamais pour plus de vingt francs. Pourtant — une fois n'est pas coutume ! — une facétie de Lambul vient de coûter la forte somme au riche banquier Loche. Voici comment la chose advint.

Un soir, au sortir du cinéma, Lambul s'en fut avec une dizaine d'amis, dont le banquier Loche, un bock à la Brasserie Bavaroise.

Lambul, qui avait mal diné, avala successivement sept ou huit œufs durs, à la grande indignation de Loche, qui jugeait ce mets indigeste et vulgaire.

— Vous avez les goûts de garçon épicer en goguette ! prononça le banquier.

— Toi, gourailla Lambul, prends garde !... Je vais te coller sur les bras un de ces paris, dont ton portemonnaie gardera pieusement la mémoire... et pour cause !

— Peuh ! répliqua Loche, nullement intimidé, peuh ! mon portemonnaie en a vu bien d'autres !

— Ah ! ah ! vous reculez, mon cher monsieur !

— Je ne recule pas. Vous savez bien que je peux perdre un pari... Seulement je ne tiens pas à vous fournir l'occasion d'un nouveau triomphe !

— « Triomphe » me flatte infiniment.

— Pourtant, tenez ! Je vais vous proposer un pari... et si jamais vous êtes fichu de le gagner...

— Ah ! parbleu ! Si vous me demandez de décrocher la lune ou de faire diminuer les impôts...

— Oh ! il ne s'agit point de choses extravagantes !

— Alors, je suis prêt.

— Mon cher, dit Loche, je parie que vous ne mangerez pas, en l'espace d'une demi-heure, deux douzaines d'œufs durs.

— Oh ! voyons !

— Ah ! ah ! Vous hésitez !

— Jamais de la vie !... Seulement ce pari est si facile à gagner, que vraiment je ne puis l'accepter... Vingt-quatre œufs durs ! Qu'est-ce que c'est que ça ? J'ai un de mes camarades qui en mange cinquante !

— Cinquante ?

— Parfaitement !

— En huit jours ?

— En trente minutes !

— Je voudrais voir ça !

— Il ne tient qu'à vous...

Lambul élevant la voix :

— Mon cher Loche, je vous parie que mon camarade et moi, nous mangerons, en une demi-heure, cent œufs durs, sans boire !

— C'est à mon tour de refuser le pari. Vous êtes fou !

— Il vous plaît de le dire !

— Cent œufs durs !!

— Et je me fais fort d'éviter la désagréable indigestion.

— C'est sérieux ?

— Comme un avertissement du receveur. Seulement, je tiens à ce que votre défi vous coûte cher. Deux cents francs pour une œuvre de bienfaisance et un dîner pour tous ces messieurs.

— Soit !

— Eh bien ! rendez-vous ici, après-demain matin, à 11 heures.

— Vous voulez être à jeun ?

— Oui !... Vous nous ferez réserver une salle, et ferez préparer dans un plat cent œufs durs « épluchés »

— C'est entendu.

Et là-dessus, on parla d'autres choses.

Inutile de dire que les intéressés attendirent le surlendemain avec impatience. Enfin, le jour tant désiré arriva.

Loche se trouva le premier au rendez-vous. Il compta attentivement les œufs qu'une sommelière, très intriguée, venait de disposer dans quatre assiettes.

Les témoins de ce repas pantagruélique parurent.

— Il vous réserve un tour de sa façon ! disait l'un.

— Vous pouvez vous préparer à payer ! affirmait un autre.

— Vous allez finir par m'alarmer ! répondit Loche, avec un gros rire. Mais il me semble que mon adversaire est en retard...

— Me voici, proféra une voix joyeuse.

Et Lambul fit une entrée sensationnelle, il tenait en laisse... un superbe porc !

— Je vous présente mon camarade !... Hop ! là ! mon vieux cochon, mets-t'en jusque-là !

Et d'un vigoureux coup de pied, il poussa son « camarade » vers les œufs... Lui-même enprit un et se mit à le manger avec une sage lenteur, tandis que les témoins s'esclaffaient.

Un quart d'heure après, les assiettes étaient vides !

— Eh bien ! mon brave Loche, ai-je gagné ?

Loche qui, au fond, n'était pas content, s'efforça de sourire :

— Certes, je ne peux nier que vous et votre « camarade » avez avalé les cent œufs !... Seulement, je trouve que vous avez de singulières relations.

— Que voulez-vous !... On ne peut pas ne fréquenter que des membres du corps diplomatique.

— En somme, conclut Loche, vous venez de me jouer... un vrai tour de cochon !

Des livres. — Une demoiselle demandait un jour à Mark Twain quelle était, selon lui, la valeur des livres.

— La valeur des livres¹ est inestimable, répondit le célèbre humoriste, mais elle varie de l'un à l'autre. Un livre relié en cuir est excellent pour affilier des rasoirs ; un petit livre, concentré, comme les font les écrivains français sont merveilleusement pour caler une table boîteuse ; un vieux livre, relié en parchemin, fait le meilleur projectile à lancer contre les chats ; et, finalement, un atlas à grandes feuilles, de bon papier, voilà ce qu'on peut désirer de mieux pour raccommoder les vitres...



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

Des déclassés que la vie toujours impitoyable, avait acculés, peu à peu, les poussant de chute en chute.

Mais ces histoires tristes ne plaisaient guère au public. Les quatre ou cinq jeunes qui tordaient des cigarettes autour du brasero préféraient les aventures plus suggestives où quelque féminine silhouette se mouvait dans le merveilleux des conquêtes faciles et des jouissances passagères. Alors, défilaient les grands noms de la populace foraine, les célébrités étranges, les femmes-torpilles, les géants, les somnambules extra-lucides, les

ballerines vulgaires et les montreuses de chiens savants.

Peu à peu, les secrets des roulettes et des arrière-barques étaient ainsi divulgués avec de gros rires et des remarques impudiques.

Silas, à l'écart, écoutait vaguement les histoires, il les connaissait depuis longtemps ; elles avaient, durant des mois, défrayé la chronique scandaleuse des ambulants et il ne prenait aucun plaisir à ces répétitions de choses banales, à ces tranches de vie où les turpitudes mettaient une certaine couleur, une teinte sale.

Et puis, ces récits, toujours cyniques, l'attristaient.

D'ailleurs, personne ne lui eût demandé une marque d'approbation, et son rire comme sa mélancolie passaient inaperçus. Le Suisse ne comprenait pas pour ces joyeux compagnons et, si, par hasard, ils remarquaient sa silencieuse présence, c'est que le narrateur, par quelque sarcastique plaisanterie, par quelque injurieuse allusion, attirait sur le pauvre diable une série de quolibets plus ou moins comiques.

Alors c'étaient de grossières exclamations où les vaches, les écuries, les basses œuvres de l'établissement trouvaient toujours leur place.

Or, ce soir-là, les habitués du brasero parlaient longuement de bêtes sauvages, de représentations extraordinaires et d'actes héroïques accomplis dans des cages par de célèbres dompteurs. On citait Pesson, Pianet et quelques autres noms illustres dans les annales foraines et dans le monde des roulettes.

Tout à coup, le Parisien, après avoir conté une scène dramatique très récente et détaillé une lutte terrible entre une femme et un lion, se retourna vers Silas, et l'interpellant :

— Hein, Suisse, ce n'est pas toi qui t'en serais tiré comme ça ?

Silas haussa les épaules.

— Oh ! t'as beau faire ton crâne ; à part les vaches de ton pays, tes bêtes te font peur.

Instinctivement, Bolomey regarda la cage centrale dans laquelle cinq superbes lions, le muffle allongé sur les pattes étendues, l'œil mi-clos, sommeillaient.

Le Parisien se mit à rire.

— Tu les « reliques », dit-il, mais t'es trop lâche pour t'en approcher.

Au mot de lâche, Silas avait bondi. Cette insulte brutale l'exaspérât ; maintenant c'était trop et il en avait assez de ces injustices réitérées, de ces vexations quotidiennes, de ces mépris. Il en avait assez, et l'occasion semblait venue d'en finir une bonne fois, franchement, carrement.

Tout cela, il se le dit en quelques secondes, une pensée complexe l'envalait, et, très calme, il s'avanza, entrant dans le cercle formé par les rieurs.

— Eh ! bien, Parigot, puisqu'il n'y a que toi de courageux, je t'offre un pari.

L'autre souriait dédaigneusement. Quel diable de pari pouvait bien proposer ce Suisse, ce simple, ce payan ?

— Allons, parle, vas-y mon vieux.

— Il y a dix-huit ans que tu vis dans les ménages ?

— Dix-huit ans, trois mois, six jours... faut-il te compter les heures ?

— Ne blague pas, c'est sérieux.

Le ton de Silas en prononçant ces mots était si raide, si dur, que le Parisien se tut.

— Puisque tu me crois lâche, voilà ce que je propose. Nous allons, l'un après l'autre, entrer dans la cage centrale. Chacun y restera quelques minutes, porte fermée, seul avec les bêtes, en es-tu ?

— Imbécile, répondit l'autre en haussant les épauilles, va compter tes fadaises dans ton pays.

— Il ne s'agit pas de pays. Entres-tu, oui ou non ?

— Tu m'embêtes !

— Lâche !

— Qu'est-ce que... ?

— Je dis lâche... lâche... lâche...

Le Parisien s'était tourné vers ses camarades.

— Il est fou, dit-il, avec un accent de méprisante pitié.

Mais Silas n'en voulait démodré.

— Une fois... deux fois... trois fois... entres-tu ?

— Non...

— Eh ! bien, j'irai seul !

— Va te faire pendre, si tu veux.

Silas se dirigeait vers la cage, un homme l'arrêta.

— Tu sais que c'est défendu, il faut une autorisation du dompteur...

— De Master Weep.

— Yes.

— J'y vais.

Et il courut vers la petite loge qu'occupait, au fond de la ménagerie, le dompteur anglais.

La demande de Silas l'amusa.

— Est-ce « une péri » ?

— Oui, monsieur.

— Oùne péri véritébel ?

— Oui, monsieur.

— Alooo, je disé oui. Prenez gaade à la Petite Gisbi, l'é toute pétite. C'était oune énimal désgréébel...

Silas était revenu vers le groupe formé déjà devant la cage. On ne riait plus dans ce cercle gouailler. L'un d'eux avait dépendu une lampe et la tenait, ainsi qu'une cariatide, au-dessus de sa tête.

La lumière, pénétrant brutalement jusqu'aux bêtes couchées, les réveillait peu à peu, et avec des lenteurs toutes félines, des bâillements grondeurs, des tensions de muscles fatigués, les lions se levaient, l'un après l'autre, étonnés et fâchés par quelques instinctive prévision de laboue.

(A suivre.) Prosper Meunier.

A la caserne. — Un jeune lieutenant donne une théorie à ses recrues : ayant terminé, il demande si tout le monde a compris.

Un ou deux hommes se lèvent, et demandent des explications complémentaires.

Alors le vieux colonel instructeur, qui surveille la façon dont le lieutenant s'acquitte de sa tâche :

— Lieutenant, venez ici !

— Mon colonel ?

— Un officier qui n'est pas f... de se faire comprendre du premier coup de ses subordonnés, bien c'est un abruti ! « Compris » ?

— « Non » ! mon colonel.

Les dernières de « Fricasse ». — La nouvelle pièce villageoise de M. Marius Chamot a obtenu un succès considérable pendant les fêtes du Nouvel-An, au Théâtre Bel-Air. Les salles comblées et emballées se succédaient sans interruption. Les rires crépitaient comme des mitrailleuses et les applaudissements déclataient de toutes parts. Tous ceux qui n'ont pas encore vu « Fricasse », admirablement joué par les joyeux artistes du « Théâtre Vaudois », ne voudront pas manquer l'une des quatre toutes dernières représentations de vendredi 3, samedi 4 janvier, à 20 h. 30 et dimanche 5 janvier en matinée à 14 h. 30 et en soirée à 20 h. 30. Location à l'avance chez Hipp, magasin de tabacs, Grand-Pont 12. T. 22.290.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Rue St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois

**Achetez vos chemises
chez le spécialiste**

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

LAUSANNE

Buffet de la Gare C.F.F.

André Oyex

Toutes spécialités de saison

Nos vins du pays réputés